

le chasseur abstrait éditeur



roman de patrick cintas



Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-388-3
EAN: 9782355543883

ISSN série CANNIBALES: 978-2-35554-337-1

Dépôt légal: octobre 2016

Copyrights:
© 2016 Le chasseur abstrait éditeur

N^o2

roman

Patrick Cintas

Buckman détestait Wagner et ses semblables, comme Berlioz, qui avaient fait reculer la musique de trois siècles. Jusqu'à ce que Karlheinz Stockhausen l'eût modernisée avec son *Gesang der Jüglinge*.-

Philip K. Dick – *Coulez mes larmes, dit le policier.*

Roman marionnette avec des fils *more geometrico*

N	
<i>IMPRESSIONS</i>	<i>INTERPRÉTATIONS</i>
N1	Avant-dernier chapitre
Chapitres	
Journal de Ben Balada	Traduction du Diario de Ben Balada
Zones	Fin de zone
Télévision	Fin de la série
Coultures de l'expérience	Chapitre dernier
Google	N3

IMPRESSIONS

Chapitre II ¹

Zone 1

Pour diviser par 5, je multiplie par 2 puis je divise par 10, pensa Guenoire. Il fit un essai avec les gains de la journée : 258 lards multipliés par 2, cela donne (si je ne me trompe pas)... Il compta sur ses doigts et pensa : 250 multiplié par 2 égale 500 plus 2 fois 8 égale 16 que j'ajoute... 516 ! je divise par 10 : 51,6 lards. Il compta pièces et billets. 51 lards et 60 centimes. Ça, c'est pour moi, se réjouit-il. Il reste assez pour acheter de la marchandise et payer les taxes. Soit : 206,4 lards. Il continua de regarder le mur défiler derrière la vitre et pensa encore : si je divise 206,4 par 4, je dois obtenir 51,6. Pour diviser par 4, on divise par 2 et encore par 2... Voyons : 206,4 divisé par 2, ça fait... 103, 2. Je divise par deux : 100, qui fait 50 ; et 3,2, qui fait 1,6. Merde ! 50 plus 1,6 égale 51,6. Il sourit à sa voisine, une grosse jeune fille qui grattait des boutons sur ses joues. Il aimait bien ce rose. Elle sentait l'encaustique. Reste à savoir à combien se montent les taxes, pensa-t-il tout en étant attiré par les genoux. Elle les presse l'un contre l'autre, se dit-il. Et il voyait le mur défiler, la vitre portait les traces de l'intérieur. Il reconnut les tresses blondes de la fille. Je crois que le taux de taxe est fixé à 22,4%... Je multiplie par 22,4 et je divise par cent. Une goutte de sueur perla sur son front et commença à descendre la pente de son nez. Grosso modo, je divise par 5... 206,4 divisé par 5... Environ 40 et des poussières. Il effaça la goutte, surveillant le regard de la fille. Mais elle regardait la même vitre. On se laisse facilement griser par le mur, pensa-t-il. Et il continua de calculer, approximativement cette fois : 206 moins 40... il devrait me rester aux alentours de 150 lards. Moins le prix du billet de métro et un repas dans le premier troquet venu. 150 lards ! Avec l'augmentation des prix de demi-gros, je ne retrouverai pas la valeur initiale de mon stock. Je vais couler. Jamais, pensa-t-il en se mordant la langue sans ouvrir la bouche, car ce que la fille regardait

1 - Le premier chapitre, c'est N (le ballon de foot)

dans la vitre, ce n'était pas le mur, mais lui. Je suis sur la mauvaise pente... celle qui descend.

Il tournait brusquement la tête. Leurs regards se croisèrent. Cela dura une fraction de seconde et à la fin de cette seconde, le métro s'arrêta. La fille se leva, évacuant des odeurs. Il la suivit.

*

Guenoire n'avait plus rien à vendre, à part ses fringues et ses papiers, mais maintenant qu'il était en ville, il avait besoin de ses papiers. Il ne lui restait donc plus que ses fringues et... 150 lards, les 100 autres (à peu près) étant réservés aux taxes. On avait toujours intérêt à les payer. On était suivi de près. Tous les billets étaient marqués, ainsi que les pièces. Le système connaissait déjà la somme qui lui était due. Disons, pensa Guenoire, 150 lards en espèces et autant en fringues. Autour de 300... ce qui correspondait à deux semaines d'une existence prudente à Parigi. Mais qu'était-il venu donc fabriquer dans la capitale ?

La fille marchait vite. Elle se dirigeait vers le centre de la ville. Pourquoi était-elle descendue avant d'y arriver ? Elle devait ainsi mesurer l'exercice physique nécessaire. Il y avait plus de dix ans que Guenoire vivait à la campagne. Enfin... il y avait vécu ; il n'avait pas l'intention d'y retourner. Plutôt crever ! grogna-t-il distinctement. Plusieurs passants le dévisagèrent. Il n'avait pas fière allure. Il ne portait pas la combinaison officielle. La fille non plus. Il avait maintenant envie de lui demander son nom. Il accéléra. Il se rapprochait d'elle. Il lui sembla même qu'elle ralentissait. Du coup, il ralentit, craignant un piège. Ces citadins sont des piègeurs, se dit-il. C'est pour ça que je suis parti. Il se renfrogna et provoqua cette fois une certaine inquiétude autour de lui. À qui vendre des fringues de bouseux ? pensa-t-il plus sereinement. La fille s'était arrêtée devant une vitrine.

Elle n'allait donc pas au travail. Ou elle était en avance. Si elle avait l'intention de le piéger, elle ne savait pas à qui elle avait affaire. Ou elle le savait trop bien... Il s'arrêta lui aussi devant la même vitrine, mesurant la distance. Elle était à portée de voix. J'aurais dû lui parler dans le métro, pensa-t-il.

Il y avait des pâtisseries derrière la vitrine. La fille en bavait. Elle fouilla dans son sac et en sortit une pièce qu'elle se mit à contempler

comme on se nourrit du visage d'un mort avant de le laisser partir pour toujours. Il avait la même pièce dans sa poche, en plusieurs exemplaires. On n'achetait pas ce genre de chose à la campagne. On se contentait du nécessaire. Et on avalait de l'énergie, parce qu'on en dépensait beaucoup. Entre les taxes et les coûts, il ne restait pas 150 lards sur 200... On était obligés de remettre les 150 sur le tapis, avec un taux de dette en croissance constante. Et tout ça pour nourrir la ville, ses bourgeois, ses ministres et la flopée des esclaves qui préféreraient crever de honte en ville plutôt que de faim à la campagne. Et à la campagne, Guenoire était devenu voleur. En attendant d'être assassin, pensa-t-il alors que la fille l'attirait de plus en plus. Elle entra dans la boutique. Il la suivit.

*

Maintenant qu'il avait couché avec elle et qu'il était de nouveau seul (elle avait englouti plus de 10 lards de biscuits allégés), il redevint lui-même et se remit à calculer. Il n'avait fait que ça pendant le voyage : calculer. Et il avait vendu toute la marchandise à de pauvres types qui pensaient s'enrichir rien qu'en achetant le superflu. Il n'y a pas de honte à voler son prochain de cette manière, pensa-t-il. Et il avait commis quelques brutalités pour s'emparer du bien d'autrui : une paire de godasses presque neuves, les chaussettes qui allaient avec et une espèce de casquette qui lui couvrait les oreilles et la nuque. La chemise et le pantalon étaient d'origine. Il n'en avait pas trouvé sur la peau de ses rencontres. Et maintenant il faisait la lessive dans le trou des chiottes. Il avait trouvé du savon. Il fallait être présentable désormais. 1) pour payer les taxes au bureau des contributions citoyennes. 2) pour être à l'heure au rendez-vous avec Maque. Il se rendit d'abord au bureau des contributions citoyennes. C'était le plus facile. Un employé voyait tout de suite sur son écran la somme que vous deviez au système. Il était presque fier de l'avoir conservée, d'avoir résisté à la tentation... L'employé parut même le féliciter. Il était nouveau dans la ville. Il y avait vécu, mais après dix ans de cavale à la campagne, il s'y sentait de nouveau étranger. Il avait connu cette même sensation quand ils avaient emménagé, son père et lui, après un long voyage loin du monde au cours duquel il était né. De qui ? Il l'ignorait toujours. Mais le système devait le savoir. Cet employé qui le considérait avec une espèce de satisfaction le savait peut-être aussi. Il avait la fiche sur son écran. Il avait accès

à ces détails de la vie privée. Et il possédait la faculté d'analyser ces paramètres. D'un coup d'œil. Drôle de cerveau, pensa Guenoire et il acheta un billet de métro, car ses jambes étaient fatiguées à cause de la pollution et de l'angoisse. Qui était cette fille ? Il avait eu tort de la laisser partir sans adresse. Il s'était senti moins seul avec elle. Et elle avait fait de son mieux pour l'envoyer au septième ciel.

*

Il n'avait pas revu Maque depuis plus de dix ans. Il comptait maintenant sur lui pour l'installer dans la peau d'un citoyen. Il ne manquerait pas de le questionner habillement pour tenter de savoir ce que diable il venait chercher ici après dix ans de cavale. Guenoire n'était plus recherché. Il bénéficiait d'une prescription. Personne ne lui demanderait de payer ce qu'il devait. Il s'était acquitté des frais de justice et de réparation, sinon le délai de prescription eût été doublé. Dans le métro, il observa les filles. Et même les femmes. Mais aucune ne l'inspira comme l'avait inspiré Clarissa. C'était le prénom qu'elle avait décliné. Et il avait dit s'appeler Julius, sans révéler son nom. On en était resté aux prénoms, signe que cette fille n'avait pas l'intention d'aller plus loin avec lui. Il ne la craignait d'ailleurs plus. Si elle avait été chargée de l'espionner, elle serait à ses côtés en ce moment et il ne regarderait pas les autres filles en se demandant si l'une d'elles n'était pas, par hasard, celle qui l'accompagnerait jusqu'au bout de ce voyage insensé.

*

« Mais qu'est-ce que tu es venu foutre ici, Julius !

— Ne m'appelle pas Julius... »

Maque non plus ne souhaitait pas qu'on l'appelle Julius. Ils portaient le même prénom et Maque s'amusait à l'appeler Julius, s'attendant à ce que lui aussi l'appelle Julius et ainsi de suite. Mais Guenoire n'appelait personne par son petit nom. Il avait fait une exception pour Clarissa. Il y avait une bonne raison pour cela. Et il ne connaissait aucune raison d'appeler Maque Julius ni de se laisser appeler Julius par un type qui s'appelait Julius. Il n'y avait pas dix minutes qu'il était en présence de Maque et il le détestait de nouveau. Mais Maque n'avait jamais cavale. Il était resté bien sagement en ville. Il connaissait assez de monde pour ne pas tomber en poussière sur le trottoir. Il

habitait les beaux quartiers. Guenoire avait appuyé sur un bouton de sonnette en or. Et sous surveillance intelligente. Il s'était contenté de sonner. Et la porte s'était ouverte. La domestique en tablier noir qui lui avait ouvert était Clarissa. Il faillit s'excuser de s'être trompé de porte et avait bafouillé quelque chose en redescendant les marches du perron. Maque était intervenu à temps. Il y avait une explication.

*

Explication numéro 1.

*

D'un revers de la main, Maque avait renvoyé sa servante et elle avait discrètement claqué la porte. Le whiskey était servi. Guenoire avala une première gorgée et exprima en suivant sa satisfaction de retrouver le « bon vieux temps ».

« J'en suis heureux pour toi, Julius.

— Ne m'appelle pas Julius ! »

*

Maque expliqua un tas de choses concernant ces dix ans d'absence. Guenoire n'écouta pas jusqu'au bout. Rien de tout ça ne l'intéressait. Il avait besoin d'argent. Et d'un travail pour en gagner. Au début, il ne se montrerait pas difficile, mais il n'avait pas de patience et si ça n'avancait pas, il se remettrait à voler, avec quelques cadavres à l'appui si c'était nécessaire. Le toubib de la campagne lui avait « donné » cinq/six ans maximum. Il n'en parla pas à Maque. Pourquoi parler d'un projet construit sur la recherche de la joie absolue ? Il y avait réfléchi pendant des mois. Et il avait décidé de trouver ce genre de bonheur à la ville. Il avait tout laissé tomber et s'était mis en route. Au début, il avait voyagé en train. Il n'avait suivi personne. Pas même une fille. Il attendrait d'être en ville pour ça. Et sur qui tombe-t-il dès le premier jour de cette existence urbaine : sur la femme de Maque ! Vous parlez s'il y avait une explication !

*

C'était comme ça qu'il avançait maintenant : par petits coups de bouterolle. Le temps ne s'étirait pas, il ne se contractait pas non plus. Il en restait des fragments qui, collés l'un après l'autre dans le bon sens, témoignaient de sa nouvelle aventure. Clarissa dans le métro,

Clarissa dans la pâtisserie, Clarissa au lit, Clarissa disparue, Clarissa retrouvée... Un vrai roman de gare. Mais il n'était plus sur le quai à attendre ou à fuir. Il était chez Maque pour trouver de quoi redémarrer sans se foutre à dos la justice des hommes. Il venait de connaître la joie avec Clarissa. Et il voulait que ça recommence. Avec elle de préférence. Après tout, pourquoi Maque la lui avait-il foutue dans les pattes ? Et comment Maque avait-il su qu'il arrivait ? Avec à peine de quoi survivre deux semaines infernales. Qui... QUI l'avait informé ? Qui était ce personnage qui appartenait forcément à son existence ? Là-bas, il n'avait parlé à personne de son projet. Il s'était enfui sans laisser de traces, du moins pas de traces susceptibles de le trahir. Il n'avait laissé que des souvenirs. Ils pouvaient tous bien en faire ce qu'ils voulaient ! Mais QUELQU'UN avait renseigné Maque. Et Clarissa était intervenue. Restait à savoir si Maque lui avait aussi ordonné de coucher avec sa proie... En tout cas, Guenoire avait trouvé la femme de sa vie... de ce qui lui restait à vivre. Et il n'avait pas envie d'en changer. Ce qui l'amena à penser qu'il n'était pas judicieux de tuer Maque tout de suite. Et Maque descendait le whiskey comme si c'était de l'eau. Guenoire s'en tint à trois verres. Il prétextait un manque d'habitude. À la campagne, dit-il en riant aux éclats, on ne boit que du pinard. Et encore... pas du meilleur !

*

Maque savait comment gagner de l'argent. D'abord, il ne dit pas si c'était de l'argent facilement, honnêtement, péniblement, dangereusement gagné. Rien sur un sujet pourtant crucial au moment de décider. Il dit seulement qu'il savait comment gagner assez d'argent pour vivre « à l'aise ». Guenoire connaissait les aises de Maque : un hôtel particulier, deux bagnoles plaquées or, des meubles de musée, des toiles de maître, des repas pleins d'étoiles, des vacances sur l'eau et des vins coulant à flot dans des verres qui n'en peuvent plus de déborder. C'était la vie que Guenoire avait quittée dix ans plus tôt pour se mettre à l'abri des feux de la rampe judiciaire. Et Maque ne lui avait rien envoyé par la poste ni par tout autre moyen dont l'amitié connaît le chemin. Maque ne lui devait rien. Maque n'y était pour rien. Mais il n'avait pas oublié son vieil ami Guenoire. Et il avait un plan. On avait commencé par Clarissa. Maintenant, il y avait un boulot à la clé. Et des perspectives de joie à dépenser sans compter. Clarissa les suivit jusqu'au Pont-Neuf.

De là, on avait vue sur la Cité. Des grues tournoyaient dans cet espace au milieu des oiseaux.

« Remplis ta mémoire de ce que tu vois, dit Maque. Prends des photos si tu veux. Ce que tu vois va disparaître...

— Et je vais gagner beaucoup de fric... ?

— Tu l'as dit ! »

Il alluma un cigare, sachant que Guenoire ne fumait pas. Clarissa avait l'air beaucoup plus joli maintenant que le soleil se couchait derrière les tours de la Cité. Maque prit un air savant et se creusa une joue avec l'index.

« Tout va être détruit, dit-il. Il ne restera plus rien. Qu'un beau terrain bien nivelé et dépollué. Et en profondeur.

— Merde alors ! s'écria Guenoire. Ils ont déjà détruit l'Histoire de la Cité. Et tout ça pour construire des tours et peupler l'île d'un présent pourri d'ambitions et de trahisons en tout genre. Ils veulent quoi, maintenant ? »

Maque ne cachait plus sa joie. Il flatta l'épaule carrée de Guenoire qui frémit.

« Ils construisent l'avenir, dit-il d'une voix de professeur grisé par sa connaissance de la nature humaine. C'est là que tu te trompes en parlant de présent. Il n'y a plus de présent depuis longtemps, l'ami. Et le passé... tu sais quoi ?

— Tu vas me le dire...

— Le passé, c'est le passé ! »

La main descendait dans le dos. Guenoire contracta un muscle un peu plus bas.

« Je ne dis pas ça pour toi, Julius, continua Maque. Je sais ce que tu endures.

— Tu ne sais rien ! » s'écria Guenoire en se dégageant de l'étreinte en cours.

En même temps, Clarissa le toucha.

« Julius sait tout, » dit-elle.

Quel Julius ? Tout à propos de quoi ? Dans quel guêpier je me suis encore fourré ? Guenoire fit quelques pas en direction de la Cité, mais il s'arrêta pour contempler la surface de l'eau.

« En quoi consiste ce boulot ? demanda-t-il sans regarder Maque ni Clarissa qui s'avançaient vers lui en souriant comme des gens heureux de constater qu'on est revenu à la sagesse malgré les ornières du chemin qu'on s'est entêté à emprunter au lieu de réfléchir avant de partir.

— Il y a gros à gagner si tu t'y prends bien, » dit Maque.

Il était de nouveau en train de caresser la carcasse tendue de Guenoire. Clarissa regardait l'horizon du fleuve où fuyaient, avec ses lignes, des péniches lentes et grises.

« Une fois vidés les lieux, expliqua Maque, ils confieront les fouilles à ceux qui auront réussi à décrocher une licence...

— Des fouilles ? Il ne reste plus rien de l'Histoire...

— Il y a encore beaucoup de choses à trouver dans cette terre où des millions de gens viennent de vivre des millions d'existences. Les fouilles dureront trois mois. Les concessionnaires disposent de ce temps pour arracher à la terre et aux murs ce qu'elle recèle d'objets encore précieux. Des bijoux, des objets d'art, des papiers, des dents en or, des circuits... tout ce que tu peux imaginer. Et tu te remplis les poches de cette manière. Le couteau entre les dents.

— C'est pas un boulot, ça ! »

Guenoire se dégagea une nouvelle fois de l'étreinte.

« Je suis pas revenu pour me confronter à la concurrence, mec ! » s'écria-t-il sans se soucier des touristes jaunes qui revenaient de la messe.

Cette attitude aurait pu décevoir le vieux Maque, mais il en avait vu d'autres. La caresse recommença. Guenoire se ramollit.

« C'est ça ou rien, je sais, dit-il d'une voix d'enfant privé de jouet.

— J'ai un lot de concessions à vendre, dit Maque (et sa voix était redevenue ce qu'elle avait toujours été). Je t'en offre une...

— Sans rien payer... ?

— Je tiens à t'étonner, l'ami... Ya rien à signer. Je te donne le papier et tu entres dans la Cité comme si c'était chez toi. Et tu te mets au boulot sans rien demander à personne.

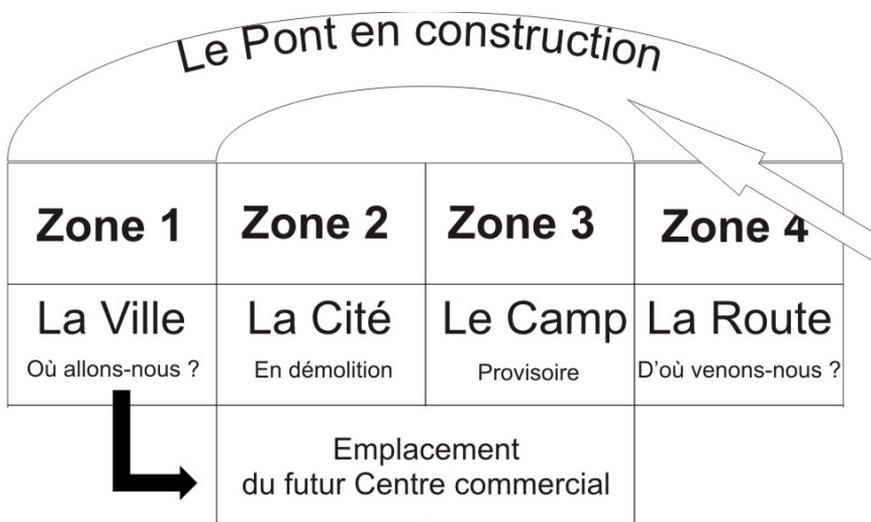
— Je crèche où... ?

— Tu n'aurais que l'embarras su choix... Des milliers d'appartements vides. Tu choisiss le premier.

— Le premier... ?

— Je te donne la concession numéro 1. Tu seras le premier à entrer. La Cité sera entièrement vide. Et tu disposeras d'une journée entière pour t'installer à ton aise.

— Et les touristes... ?



Diario de Ben Balada

Traduction au chapitre XIII

“¡Al lado, si señor!” dijo. “Antes, bebía mi café sin leche y además contigo y con todos los que no veían inconveniente en tomar café conmigo. Hora feliz. La leche, la tenía al lado y de vez en cuando tomaba una gota, sin

parecer traicionar mis comensales ni la idea que yo tenía de esta sociabilidad. Una gota no es nada en este vasto mundo. Ni se parecía a una palabra, de las que se usan cuando estamos presionados para exprimir la urgencia de un dolor o, ¿por qué no? de algo menos serio. Tenía muchos amigos, todos amigos también de mí, y tomábamos café en la terraza debajo de la sombra vegetal quizás florecida incluso en invierno. ¡Me gustaba este maldito café! Este sabor a muerte sin muertos. Y como tiempo parado, para servir de tiempo inmóvil, el amor inyectaba sus soluciones directamente en la mente, sin usar de las venas que son, sabemos, inútiles en caso de desgracia. ¡Y trabajábamos para ganarnos esta vida! Café solo y trabajar por dinero. Con la leche al lado. Y algo de amor, sin abusar. Pero hoy, viejo y aún con más impaciencia, me quedo con la leche y casi sin café. ¡Gotas tengo de sobra! Y no de las que se mezclan sin resistir. ¡Se resisten! ¡No entran en el café! Y no hay nadie para retirarse conmigo, como lo hacíamos en el pasado. ¡Sí que es la misma mesa! No la cambié. Siempre ha sido mía y de mis padres antes. Muchos padres... que no me acuerdo de sus nombres. No conocían el café, ni solo ni con leche. Cuando tenían la mosca, tomaban paladín con churros. La mesa camilla no ha cambiado de melancolía. Las manos cambian. Y la época te da algo para beber con tus amigos. Hasta que no te quede más que la leche. Me la tomo. Cada día un poco. Parece que la taza se llene durante la noche, cuando estoy de sueño. No sé si es la realidad. Te veo, tomas tú también mi leche y veo que entiendes algo de lo que estoy tratando de resolver. No es tan fácil como las matemáticas. Aquí, no hay números. Apenas palabras. Y leche. De esta que no sirve para el café. Un hombre debe tener cuidado de no encontrarse en situación de perder, dice Hemingway. Siempre debe elegir lo que no se puede perder. ¡Me cago en la leche! ¡De qué hablaba este! ¿Lo sabes tú?

— No estoy seguro, papá, dije. El café se pierde, cual que sea el esfuerzo para que no se le ocurra. La leche... no sé... Lo que pasa, es que en cierto momento, se mezcla con el café. Y no me disgusta. ¡Hay tanto café en este mundo! ¡Mira! Y con leche al lado.

— ¡Buena vida y mala muerte! Cuando la razón lo pone al revés: mala vida y buena muerte...

— ¡Qué le vamos a hacer? Sin Dios..."

¡Si este no me entiende! (se acerca del dicho mal entendedor) Esta puerta... ¿Entiendes? (toca a la puerta) No... Nadie va a entrar. Ni a salir.

Tú no. Y yo también me quedo aquí. No me gusta este lugar (hace una pirueta) Ay! ¡Casi me rompo la espina! ¡Esto qué es? Una piedra, ¡no! No hay piedras en este tipo de suelo, a menos que dibujas unas... así... (dibuja una piedra con la punta del pié) ¡Que no es una piedra! ¡Ni siquiera un dibujo de piedra! Es una demostración de como se dibuja una piedra. Pero no dibuje nada. ¡No tengo los pies tan sucios! (los enseña y se cae) De tanto enseñarte la vida ¡me voy a reventar! (se levanta) ¡Sí que fue una caída! Una verdadera. No la dibuje. Caí de verdad. ¡Y tú te ríes! Que me hice una pupa... ¡Con una piedra no! ¡No hay piedra! ¡Me cago en la leche de la madre... quien soy yo... la madre de este maldito no entendedor... Así se dice, ¿no? Yo lo digo así. El que no entiende es un no entendedor. Y si por casualidad entiende algo, pues es un entendero (da otra pirueta y se hace mucho daño, tanto que se pone a gritar) ¡Yo no entiendo de piedras. En este sentido, no soy tan diferente de ti. Pero cada vez que me cayo, siento las piedras, como si fueran de verdad. ¡Y no dibuje sino una! ¡Se reproducen! Como las células. Se parten y multiplican el riesgo de caer por... (cuenta con los dedos) por... ¡No sé! ¿Y qué sabes tú? Aparte de las piedras que no existen, lo que no impide el dolor que siento cada vez que me caigo... ¡No te pongas a llorar! Tantas lágrimas pueden crear un río aquí mismo, un río sin realidad, pero con la suerte que tengo yo... ¿Sabes que no sé nadar? Nadaba de niña. Y a la primera, con este que se llama tu padre, me ahogué... Una noche sin respirar... Y a la mañana, naciste. Y me echó una piedra. La primera. Por poco, me quedé ciega. ¡El ojo como una berenjena! Lloré con el otro. Sin crear ríos. Puentes sí... Para ti... Cuando una no sabe fabricar llaves, construye puentes. No de verdad... ¡No! No es un puente. ¡Y sí! Es una puerta. No la dibuje con el pie. ¡Que no lo tengo tan (lo piensa intensamente) ¡Mierda! No encuentro la palabra. ¡Te faltará!

Esas casas — las cortinas — te acarician cuando subes — calle de piedra — umbrales de cimient gris — “¿Qué estas esperando, tío?” No sé — veo la mar — Mescal con un puñal de espárragos — su perro negro y blanco — y la escopeta al hombro de Matorral — perdiz sin cabeza — como siempre — ya les he dicho de no usar estas municiones — son de la guerra — debajo de cien manos de cal, la sangre de mis padres — salpicó — “¿Qué estas esperando, tío?” — levanto la bota — chorrito rojo y cielo azul — no ven nada — no tienen ojos — lo hacen todo con el cerebro — “Mañana, mejor,” dice Mescal — y Matorral explica: “¡Mañana más!”

— “No se lo cree, dice Mescal — este tipo no cree a nadie — ¡maldita pared!” — y entran — la leña tiene olor a tierra — ¡Mira! — se consume lentamente — al final, tu tienes olor a cenizas — una perdiz para nutrir a tres hombres que tienen hambre — y no sé cuantos chorros rojos sin cielo — solo la blancura del techo — esos rostros calcinados — manos a la obra de no sé que obra — echa (Mescal) lo que queda de sus lápices en el fuego — “No pasa nada, dice. Mañana dos perdices. Y al final del verano, ¡miles!” Tiene ojos azules — “Hemos venido a vencer nuestra angustia y, ¡por Dios! la venceremos” — al cruce de los chorritos — encuentra otros lápices en su bolsillo — los mira como si no fueran de su propiedad — y los echa en el fuego — “A propósito de las municiones,” digo... — pero no escuchan — esos hombres que tienen raíces lejanas viven al lado de la realidad — están persiguiendo quimeras — quimeras de palabras — las escriben muy bien — y no me disgusta leer estas cosas que no entiendo perfectamente — no tan perfectamente como lo escriben — lo que queda de los lápices se pone cenizas y las echo yo detrás de la casa — al pie de otra pared — aquí, nada de muerte — incluso hay flores — flores de verano — creo que amarillas — ¡Qué contraste! — Me quedo allí un par de horas — y vuelvo a casa por la ventana — esta pared tiene ventana con cristales — y aquí está mi cuarto — Mis comensales alquilan la otra — la de mis padres — con las cenizas y todo — flores de plástico y cruz bien bruñida.

Póngase cómoda — y deme un minuto que tengo que echar esta basura al tanque — así llamamos la mar — el gran tanque — como «Gran Turismo» — ja ja ja ja — no me rio porque tiene la nariz como la de un gato — eres mi gata — y como no tienes nombre, te llamaré Pessoa — ¡Qué gran poeta! — lo encontré en un lugar lejano — me dio un poema de su puño — te lo contaré otra vez — ¡la basura! — no cierres la puerta — y no me sigas — voy con el perro — ¡Neruda! ¡Neruda! — ¡Donde está este maldito animal? — no le gusta la basura — a ti sí — a mí también — no echo lo que aún puede servir — a la mar no le serviría de nada — así que me conformo con la regla número una — “No echar lo que podría ser útil” — eres muy útil — y no solo con las ratas — de los pescados no queda nada — mira — ni un hueso — ¡Eso? — No sé — algo que no entiendo — lo encontré por la playa — tiene olor a concha — pero no es una concha — quizás algo no útil — algo para adornar — lo

pones en la mesa y algo pasa — o nada ocurre — ¿Intentarlo? — ¡Inténtalo tú! — ¡Qué va! — No soy tu experiencia — Yo la carne y tú los huesos — las cáscaras — y la piel si no es la del pollo — que a mí me gusta bien dorada — con pimienta y una pizca de sal — ¿las papas? — Tengo — Siempre olvidan algunas — Voy a buscarlas por la noche — no hay nadie en el río — tu y yo — y este maldito perro si le apetece — ¡mañana a por el pollo! — ¡Basta de pescado! — Y patatas, no migas — no me entran — ¿Qué hacemos con esto? — ¡tenemos tantos sitios para exponer los misterios de nuestra realidad!

¿Qué dicen? Palabras. Poetas sin lenguaje. Abren paracaídas. Caen en la mar. Islas sin isla. La mía tiene algo... algo... Pero no entiendo lo que dicen. Se parecen a turistas. Van a la playa. Usan mi barco. Se tumban en la espuma. Pájaros o peces. La pelota vuela entre sus manos. "Usted escribo poemas?" A ver si soy yo el autor de esta angustia. Yo y tú, claro. Pero no te ven. De ser bella, te vieran como te veo. ¡Mi inspiración! Copia de mi mente. No falta ni una coma. Cuando te toco, encuentro la palabra. En la playa, no se toquen. Se miran. ¿Y qué dicen? ¡Palabras no! Gritan cuando el niño no encuentra la pelota. Creen saber dónde está. ¡Y está! Mi camino cruza la mente de este niño. Nos saludamos. Ni el sombrero le gusta. Me lo dice. "¡Sin sombrero, tu cerebro arderá como carbón!" Y le ponen un sombrero de farsa. Con borlas, que son tres: una roja, una blanca y la otra azul. Pero este niño, que es de alquiler, no habla este idioma. Solo entiende el lenguaje del grito: "A por la pelota, ¡imbécil!" Y una mujer echa de grasa y huesos me explica que el niño tiene problemas no con el cerebro (el sombrero es muy eficaz,) sino con el corazón que pertenece a Dios lo sabe mejor que nosotros. ¡Tú también! A mí me ocurre algo semejante, pero... pero... nunca me hablan de cerebro. "¡No me digas! — ¡Si te lo digo! — ¿Y qué pasa? — Miran en mi corazón. Soy poeta. — Así que los poetas de verdad no tienen cerebro... — Pero tenemos una picha, ¡he! — Si me quito el sombrero ¿me volveré poeta? — No sé. Yo nunca llevo sombrero. — ¿Y nadie te lo pone a la fuerza? — Nadie. — ¡Qué suerte tienes de haber nacido poeta! — Cuestión de corazón, creo yo." Y así... Buscando a esta maldita pelota que se esconde y los demás gritando al niño... Yo no. Yo

como si fuera invisible. Sin embargo, soy el mozo del chiringuito. ¡Ay que frescas son mis cañas!

¡Este río! No me entra ni una gota. Me llaman Molino. Molina no. Y no muelo. Hace tanto tiempo que no viene. ¿Quién? El del saco. Bajaba el sendero cada día. Veinte metros. O más. Luego, desaparecía entre las cañas. Creo que llaman a estos pájaros mirlos. Blancos. Tienen buena voz. No de cantaor. Voz de niños. Van descalzados. Con el saco en el hombro. Silban. No contesto. Soy de piedra y madera muy antigua. No de los que jugaban con el Hidalgo. Tiempos lejanos. Hoy, me ven en la pantalla. Velas de sueño. Río seco. Cuando baja, me alegro. Pero no baja. Me mira sin bajar, las manos en la faja que no es una faja de verdad. No hay saco en el hombro. Ni siquiera algo de herramienta cerca. Esas manos no trabajan como yo sé trabajar y animar a los que no espanta la idea de trabajar para seguir viviendo. El viento levanta el polvo del río y lo mezcla con mi aliento. Que tengo aliento. Respiro como puedo. Entre cañas y piedras. Mis alas no son de ave. Lo fueron. Y yo el consejero del hambre. ¡Qué pan tan goloso! Pecador impune. El horno ya no existe. Primero, robaron la puerta. Fue fundida no lejos de aquí. Con mi marca. Debería decir mi estigma. Luego, en una noche de luna llena, las piedras. Rojas piedras de mi fuego. ¡Claro que me quedé con el fuego! No podían robar mi fuego. El fuego es una idea. La comparto sin problema, pero nunca me lo quitarán. Es todo lo que me queda del río. Si pones tu oreja (que la tienes muy bonita) en mi pecho (que también tiene su encanto) oírás el ruido que hago cuando me zambullo. Nado bien, ¿no? Tú te pareces a una sirena. No sé nada de peces. Nado con los ojos cerrados, sino, me ahogo. Y esta no será mi muerte. Yo quiero morirme del interior. La llama tiene que consumirme, no encenderme como un vulgar trozo de papel. ¡Qué papel no soy! Existo tanto como tú. Él lo sabe, y si no lo sabe, lo adivina. En esos tiempos, eché una semilla en su mente. Mira, ¡mira como ha crecido!

No hay lluvia en este relato. Te lo aseguro. Si hubiera cualquier tipo de lluvia, te lo diría antes... antes de caminar contigo. El sol tampoco aclara las cosas de la cuneta. No son flores, ni cadáveres. Si te asomas (¡no tanto!) veras lo que son. Yo no me acerco. Mi lumbago. Y la bicicleta. Como tiene dos puntos de contacto con la realidad, necesita un tercero, y soy yo. Sí, sí, es muy simbólico de lo que nos ocurre. Sin bicicleta, no tenemos ningún

sentido. Tú, yo y la bicicleta. Y la cuneta. ¿Qué haríamos sin cuneta? Ni me atrevo a soñarlo. A eso lo llaman cercado. ¡Porqué? Porqué cerca. Mira cómo cerca. Pero tú no te acerques. Pincha, sí señora. Y en profundidad. Los animales también. Y mueren de vez en cuando. Sí, lo sé que no hay cadáveres. En la cuneta no. Más allá, supongo que hay. Un montón no. Supongo que si montones hay, los veríamos. Y no vemos nada. Aparte del verde que, si no me equivoco, es el color de la hierba. Está no. De esa que se comen los animales. Y también carne. La carne roja. Si no hay sangre en la carne, se pone verde, como en las películas, pero no estamos rodando una película. Eso no es nuestro oficio. Nosotros, caminantes. ¡Claro que con camino! Se puede concebir un camino sin caminantes, pero al revés no. Sé que la hierba, que puede ser carne sin sangre, no es un camino y que de este punto de vista, se puede considerar que no hay camino a pesar de que hay un caminante. Con o sin bicicleta. A menor que subes en la silla, con dos puntos de contacto con la realidad. Pero claro que sin el sentido del equilibrio, no andarás tan fácilmente. Así que no subo y me quedo con tres puntos. Un cuarto no. No lo necesito. Sí que te necesito, pero no como punto.

Nuevo día, nuevo poema. O: nuevo poema, nuevo día. Mejor. Así puedo multiplicar los días sin disminuir mi poesía. Mescal, un personaje que inventé un día de zozobra, no se levantaba sin pensar que tenía la clave, la buena, y que le faltaba la cerradura. No hacía de poeta para ganarse la vida, claro. Iba a su trabajo con la llave en el bolsillo sin cesar de pensar en este maldito mecanismo. Conocía bien a esta ciencia, pero sin practicar. Practicaba, pero en otro dominio. En el tren (treinta minutos hasta el final) buscaba un rostro cualquiera y lo miraba hasta reventar de celos. Y reventaba. Un minuto antes de bajar. El andén estaba plagado de mescales. Ida sin vuelta. Y así cada día laborable. Solito. Hambriento. Chupaba golosinas. De color. Muchos colores. Adhesivos a grapar. “Hola, Mescal, ¿qué tal te ha ido con...?” Conversaciones. Encontraba una idea y la notaba en su bloc. Discretamente. Lápiz muy graso. Dibujaba el donante. Los ojos primero. En passant. “¡Si no soy yo!” Sí, que eres tú. Una mujer coloca su cabeza sobre su hombro. “No, soy yo...” La cerradura. Debía abrir una puerta. No podía ser cualquiera puerta. Siempre entrarás solo, pensó. No podemos vivir juntos. Estamos dentro o fuera. Nos miramos, lo que no supone una convivencia. Mira, Mes-

cal (pensó), la llave, la tienes, ¡y bien encogida! Lo que te falta es una mujer. Escribir poemas que nadie lee no es poesía. Una sola mujer puede dar sentido a tu poesía. Dos, mejor. Una llave basta para abrir las puertas. ¡Se parecen tanto! ¡Y conocía a tantas mujeres! Lo que pasa, explicó, es que solo una pone su barbilla sobre mi hombro, tan cerca de mi mejilla que el deseo me inspira. Palabras del despertar. ¡Esa sí que sería una poesía de puta madre!

Matorral es otro personaje. Vive a la puerta de al lado. Una pared nos separa. Pared de tierra cocida y cal. Yeso en los intersticios. Aire común gracias a la ventilación. El año pasado, inventamos la muerte sin muerte. De lo que no se debe concluir que la vida sin vida sea una realidad. De eso hablamos casi cada día. Por la noche. Bueno... entre la puesta del sol y la nuestra. Somos muy habladores. Habladurías de compadres en poesía. Aunque Matorral no escribe poesía. El poeta soy yo. Él ama a la poesía y la conoce como nadie, incluso yo. De eso se trata cuando hablamos de muerte sin muerte y de vida con vida. Y no se trata tampoco de eternidad o infinito o no sé qué medida sin unidad. Nosotros somos humanos, no adivinos ni profetas. Magos tampoco. “¡Mescal? — ¡Sí! — Este maldito diccionario acaba de enseñarme una palabra... — ¿Una nueva? — Nueva no. No hay palabras tan viejas como las del diccionario. Pero no la conocía... — Y eso hace de ti un hombre viejo... — ¡Ay! ¡Qué métrica!” Así es mi compañero de viaje inmóvil: llama a la puerta (a la pared) y encuentra lo que hay de encontrar para escribir el siguiente poema. Talento, si es talento, no mío. “No te castigues, amigo, dice. Lo que tiene importancia siempre ocupa el último sitio. Nadie se acuerda del principio.” Yo sí. Y no son de mi puño. “¡Café o té?” pregunta, observando el disco que forma el líquido en la taza. No tiene buen olfato. Cosa de niño. Tiempo pasado. No puede decir lo que es. Este tipo te dicta el primer verso sin parpadear, y no huele las cosas como las olamos nosotros: ustedes que sois personas ordinarias, y yo, poeta de carne y huesos dolidos. A decir la verdad, esto debe de ser mi único misterio, el que crece conmigo sin revelar su sentido profundo. ¿Ahora entiende lo que queremos expresar con eso de la muerte sin muerte y de la vida vida?

¡Uy! Una mosca con cuatro patas... ¡Ha llegado Mescal! En la noche supongo. No me despertó el motor. Tienen coche. Dinero también. Y no

poco. (abre la ventana) No veo coche. Platero sí. Yo no amputo las moscas. (cuenta una vez más) ¡Cuatro! Que debe tener seis... U ocho... con Mescalito, todo es posible. Pero no están. No veo a nadie. Ni coche ni la gorra que lleva siempre como señal de aventura. La pata, también la puede poner en el culito de cualquier bicho con alas. Yo no hago de verdugo. No me gusta sentar a alguien en el banquillo. Las moscas revolotean. El cristal salpicado de sus cagadas. Tristeza de mis noches sin nadie al lado para soñar. ¿Usted sueña sin? ¡No me diga! ¡Sí! ¡Sí! Lo creo... Yo puedo creer a cualquier cosa inspirada por la poesía de la vida cotidiana. Y Usted pertenece a mi existencia. No como creación, sino como creatura. Y está esperando a Mescal como yo... a través del cristal salpicado de cagadas y de toz. Cada verano, el motor del coche me despierta. Imagínese... el sueño roto... Mescal con su gorra... las piernas de su madre cuando se abre la puerta... esta sombra prometedora... “¡Mescal!” grito. Su madre me mira... Ha vuelto... Vamos a hablar de carne, de placer, de muerte... la mañana rellena de este deseo impetuoso. Y yo sin palabras. Escuchando. “Mama está dormida, Mator!” Hablar sin hablar. No tener sentido. Mi mente como el fondo de la cuneta. Me acerco, pero sin decir que lo estoy haciendo porque me muero de... No sé qué palabra podría decirlo mejor que yo. ¡Pero basta de sueño! Esta mosca no sabe contar. ¡Qué va con cuatro patas! Si Mescal no ha llegado... Yo solo con mi mosca y sus dos patas que constituyen la base del proceso... Abogado de la espera... Condenado a esperar... Con dos patas menos. ¡Imposible! ¡Hay gato encerrado! ¿Quién se hace pasar por Mescalito? ¡Yo no! Así que debe de ser la mosca...

¡Infancia de mierda! No me reconozco. Delante del espejo, no soy yo. Pero te veo, Mescal. Te veo como si existiera. La ventana traiciona tus juegos con la eternidad. Mirlo sin pico. Sombra de árbol. Alguien pinta las uñas de tus pies. Te colocan en una silla de rueda. Tu espejo: la superficie del líquido en la taza. Olor a follaje crispado. “¡Baja, mi amor!” Y bajo. No soy yo el amor. Ella también baja. Pelo rubio. Carne blanca con pecas. Lleva tu ácido. Tu lengua sale de la boca. “¡Mi amor!” No digo nada. “¡Sabes tu poesía, Mator?” La conozco. Desde ayer. Ella se ríe, escondiendo sus dientes en el pañuelo que sirve para secar tu baba. “¡Ay! ¡Qué baboso soy yo! — ¡Como te van las vacaciones, Mezcalito? — Me gustaría bañarme con vosotros... — No es posible... Lo sabes, Mescalito... Dicen... — ¡Me importa una mierda lo que dicen!” Yo no sé nada de temblor. Veo como la piel se agita. “¡Mator! No son insectos productos de tu imaginación...

Son los nervios. ¿Sabes de anatomía?” La anatomía de la entrepierna, sí. La de ella también. Me la ensaña de vez en cuando. ¿Cuándo? Cuando encuentra un poema bastante profundo como para emocionarte. Lo hace muy bien. “¿Quieres subir en lo alto del árbol, Mator? Así veré con tus ojos lo que mis ojos no saben de la vida.” ¡A la mierda este tiempo maldito! Ni ni recuerdo tan bueno como el pan. La silla dejaba sus huellas en la arena de la playa. “No son todos pescadores...” La espuma de tus pies. “¿Cómo está? — No sé... Bella... — ¿Tan bella como la mar? — La mar no tiene belleza. Son las olas... — Olas de su carne... — No la imagines, Mescal... Es un sueño. — ¿El tuyo, no?” Volvemos a casa. Su madre abre el portal. “¿Has visto que bañador lleva? ¿El blanco o el negro?” No lleva nada. “¿Dónde está (aquí el nombre de la pequeña belleza que no vale mucho al lado de la tuya) ¿ — Se ahogó, dice Mescal. — ¡No me tomes el pelo, Mescal! Que no son cosas...” Sí, sí... Así ocurrió. El mar se la llevó. Y nosotros dos volviendo de la playa como si nada...

“¡Te oigo mirar, Mator! — ¿Qué haría sin ti, Mescal?” Se ríe. El sol matando a la calle. Una cortina revolotea. Olor a piel. “¡Qué silencio!” La silla va y viene. Las ruedas rechinan. Enlosado de oro. Yo, tumbado en el umbral, ojos cerrados para oír bien. Finos tintineos de cristales. Voces del sueño. Pasa. “¡Quién eres tú?” ¡Yo que sé! Uno de esos. “¡Esos? — Los que no hablan de ti... — ¿Hablan de mí...? ¿Qué dicen? — Cosas... — ¿Cosas de qué...? — Tu manera...” Sonríe. Blancura. La punta de la lengua chupa un dedo. “¡Qué pupa!” A ver esta rosa, con el cielo blanco y la sombra azul de las paredes, me vienen ideas de lo que podría hacer con el color. “¿Quién es? — Soy yo... — ¿Tú? — La de al lado... — ¡Mator! ¡Mator! ¡Mator! Ya te he dicho que la proximidad no tiene sentido.” Ella me mira: “¿Qué quiere decir este? — No te conoce como te conozco, así que... — Una pared nos separa, chica. Por poco, el sueño se vuelve realidad. Y eso, cada noche desde...” Ella se encoge de hombros. Va descalzada. Sus pies en la sombra. Y baja la calle hasta encontrar a alguien tan meticuloso como ella. “Este tipo me da asco. — Esta enfermedad consiste en... — ¡No me lo digas, Mator!” Acariciar para descubrir la profundidad. Fuente sin aguas. Árbol sin frutos. Camino sin huellas. Y de repente, el sol y la ausencia de sombra, la imposibilidad de sombra... “Los amigos siempre tienen algo en común, ¿no? — ¡Sí!” De vuelta a casa, entro en otra sombra. “Duermo”, dice Mescal. Un

minuto más y va a preguntarme lo que acabo de ocurrir a su sueño. “No es un sueño, Mescalito... Ella existe de verdad... La toqué... — ¡La tocaste! ¡Te atreviste a tocar a mi invención total! No eres mi hijo, ¡Mator! — Si no lo soy... Tú no tienes hijos... Con lo que te dan para aliviar tu dolor... — ¡Dolor! ¡Este placer!”

Y así de fácil. La vida rosca. Hasta una cierta falta de aire. La tuerca no toca el fondo. No hay fondo. Un camino vertical sin fin. Con alguien sentado a horcajadas. Sus piernas a lo largo de tus caderas. “¡Silbe, Mator!” Rompiendo el silencio. Nadie para escuchar. Ventana sin cristales. Sin vientos. Nada de polvo. El polvo de los caminos. Vienen por la noche. “Si necesitas algo...” Y se deslizan. La noche parece tranquila, pero no lo es. Está esperando una señal. Como el parpadeo. Cine de barrio. “¿Por qué no silbas?” Porque la soledad es un personaje de mi muerte. “¿Es una pregunta?” A medianoche, se acercan de nuevo. “¿Algo de beber?” La mesa camilla no tiene fuego. “¿Enséñanos algo de tu puño.” Mi voz empieza un largo viaje hacia sus mentes. No duermo. Son de verdad. Y escuchan. Quizás entienden algo. “La palabra puede volverse música, ¿no es verdad, Mator?” Una vez. Nada más. Y luego, el silencio del entendimiento. Hasta que no cabe ni una sola sílaba. Así se acaban los mejores poemas. Y cuando me despierto, el sol alimenta mi dolor, una herida sangrante. “¡Uy! ¿Qué pasó?” La navaja del caminante. Tenía sed. Entró en mi casa. Yo estaba durmiendo. Se sentó en mi silla y bebió. “¿Quién eres tú?” preguntó. Y puso una manta sobre mi cuerpo helado. Creo que la manta que le servía de vestido. “¿Le viste? — ¡Vi su culo cuando por fin se marchó! — ¡Bromeas! Eso no es poesía. Duérmete. Tengo mucho que hacer con los demás. ¿Quieres un poco...?” Una gota. Gotita de no agua. ¿Quién me matará?

“Me han dicho que vais a vivir mucho tiempo en esta casa... Bueno... Si Dios quiere...” No me gusta ir de pesca. El olor me molesta. No sé... una mezcla de concha y de carne de pescado crudo. Con tu perfume y el aliento mío. “Os doy un verano, nada más.” Ya son veinte. Y nosotros dos adultos con culo peludo. “Así no se hace. El anzuelo es demasiado pequeño. Y no hablo del hilo...” No me gusta pescar este tipo de bichos. Hablan. Quizás no saben hacer otra cosa. “La caña no se usa mucho por aquí... Una red...” ¿Quién nada?

Cuerpo veloz. Un barco sigue. Con otro tipo remando. ¿Por qué nos saludamos? “¿Os conocéis? — Cuestión de patria... — ¡Jolín!” Y cambiamos de idioma. Para decir nada. Simplemente para decir. Y la nadadora quiere informarse sobre la posición del cebo. “No hay cebo. — ¿Y cómo van a picar? — Tampoco pican. — ¡Me estáis tomando el pelo!” Que lo tiene amplio. Un derroche de placer. “Hace veinte años que viven aquí... juntos...” El tipo junta sus índices. No les gustan las mujeres. Y le gusta mucho ir de pesca. Mañana, volverá con la caña de fibra de vidrio. Una herencia de su padre que también practicaba. Hastiado, me zambullo. Encuentro el cuerpo. Lo acaricio. Me gusta ir de amor. Me pongo duro. Y no me da vergüenza gritar de placer. “Se llama Raquel, como la Welch. Pero esta no es de película. Tiene un precio. — ¡No me digáis!” Un buen día, después de todo. “Pagar por eso no me parece... — ¿Justo?” Sí que es justo. No sabemos adónde vamos tú y yo. De pesca, seguro. ¿Y por lo del amor? Tenemos casa, playa y muchos placeres. Pasamos mucho tiempo soñando. Tú con tu curación y yo con mi dolor. Imagínate lo que piensa la gente. “¿Quién matará al otro...? Lo sé.”

“Un ladrón se llevó mis recuerdos... — ¿Los del empotrado? — ¿Cuáles sino? — Los míos, me los guardo en la mente... — Si caben... — No necesitan gendarmes. — Los míos no necesitaban un ladrón. — ¡Recuerdos de papel! A los ladrones les gusta mucho el papel. — El que desempeñan entrando en mi casa cuando estoy soñando... — Sueño también y no me roban. — Si no les gustan tus recuerdos... mentales... por eso... — ¿Se los llevé sin dejar huellas? — ¡Ni una! El hueco está tan vacío como la nada. — No sé... si me robarían mi cerebro... ¿sabes?... los del... — ... manicomio. No, querido, no roban los cerebros. Los llenan. — Ladrones, pero al revés... Hay un revés para toda cosa de la vida. Tú eres mi revés. — Y no te robé nunca nada. — A pesar de ser muy... pero que muy... — ¿Dilo! — ...pues... celoso. Eres muy celoso. Es como robar a alguien, pero nada de recuerdos. — Yo nunca robé nada y Dios sabe que entré muchas veces en este cerebro que se parece a un colador. — ¡Un colador! ¿Mi cerebro? — Es una imagen. — Conozco imágenes menos... — ¿Menos qué? — Molestas. — ¿Te molestan los coladores? — ¡Los coladores no! La imagen me parece... — ¿Te robaron algo? — Ya te he dicho que no. — Pues, el colador sirve. Sin colador... — Yo no he dicho nada a propósito de tu empotrado... — Porque no tienes nada que decir. Está tan vacío

como la parte intelectual de tu cerebro. — Te quedas con la llave... — Y la cerradura. ¿Pero de qué sirve esta máquina de encerrar si no hay nada que encerrar? — No hay nada terrible como una puerta abierta y nada dentro de lo que podría estar cerrado. — Te creo. Es un problema de muñecas rusas, ¿sabes? — Y el último rincón ya está completamente vacío. — Lo que faltaba. — Podría denunciar... — ¿Denunciar el que ahora posee mi bien? No sé si es una buena idea... Me da miedo... — Quizás lo matarían... — No maten. En los tiempos pasados, sí que han matado mucho. Pero son días de claridad los que vivimos tú y yo. — ¡Nada de noche! Todo claro como la palabra fuente. — ¿Qué dices? — La fuente... un recuerdo... las manos... el esfuerzo para ser mujer... resistir... lo tengo todo en mi mente. — Por eso no te sirve tu cerebro. ¡Una fuente! Las manos. La colada. ¡Qué complot!”

Se esconden. Calle llena de gritos. Me gusta la sombra del patio. No tengo frío. Cae la lluvia. Sin cristales. Ni fuego en el hogar. Olor a cenizas. Se esconden. “No tengo frío. Gracias por el café. ¿Los has visto hoy?” Hablar sin hablar. Cuatro ángulos labios y colonas dientes. ¿Dónde se esconden? Perdiste conciencia creo que poniendo el pie derecho en el peldaño número once. Que son, si no me equivoco, veintiséis. Te vi caer. Vi la sangre. Tres chorritos o, mejor dicho, rayitos. El último escalón lleva mis huellas. Se esconden. Un corredor sin luz. Hablan. Yo con los pies en el agua de la fuente sin fuente. Cae la lluvia. Viento y gritos. “No tengo frío. Esperaré. — ¡Pero a qué!” No sé. Estaba esperando. Ocurrió. Sus piernas cruzadas. La camisa se arremolina. “No. No se arremolina. Tienes frío. — ¡Qué no!” Hablan. Gritan. ¿Por qué construyen casas con calle? Una mujer (no la conozco) sujeta la puerta. Manos a la obra. Otra hurga en la cabellera de una niña que conozco. “¿Quién eres tú? — ¡Lo sabes muy bien!” Crueldad del saber. Se esconden. Otras manos a la obra. Mi camino hacia la nada. “Es que no vive aquí... — Por eso nos escondemos.” Palabras sin sentido. Vine para amar y amé. ¡Qué derroche de flores! “¿Quieres una? — ¡Papá!” ¡Uy! La no escondida. La que todo lo sabe. Y yo sin adivinar. Cadáver oblicuo. Sonrisa de la podredumbre. Manos aún vivas. Obra inacabada. La acabaré yo. Con este silencio. Y sin tantos gritos. Sin calle. Buena fuente. No sé esperar. No me lo enseñaron. Lluvia fresca. Viento casi tórrido. Son dos navajas. La blanca y la negra. “¡No digas eso, por fa!” No lo digo yo.

Lo escribió ella. En una novela. Capítulo once. Tenía veintiséis. Falta el último. Ese soy yo. El instante. El instante del instante. Infinito cero. Vino para amar. Tú sabes lo que uno sufra en esta espera. Lo sabes mejor que yo. Y nunca lo dirás. No sabrán nada y por supuesto, el infierno contiene la suerte. Por eso te hace feliz. Un instante. Ella también lo sabía. Parcela del todo.

Primero, me trataron de ladrón. Yo tenía... creo que diez años. ¿Qué robé? No sé... el celo... la envidia... un vecino. La ventana abierta. La mesa con sus riquezas. Un mantel de oro. Cubiertos negros. No robé nada. Miré. Contaba. La cifra mágica del éxito. Él dormía en el sofá. Con la bata-toga del sueño. Le di un puñetazo en la frente. ¡Qué sobresalto! Casi me rompí el cuello en el rincón de la mesa. Un cuchillo se puso a volar. Su sombra cruzó mi mente. Cortinas al viento. Un mirón se reía. El cuchillo se clavó en un cojín. “¡Pero...! ¡Quién eres tú?” Cuando me juzgaron, fue como ladrón. El hecho de haber intentado robar es un robo. Nada sobre la envidia... la manera de mirar las cosas de cerca... de darse cuenta que la suerte no es suerte sino privilegio.

Luego, me trataron de loco. Loco para encerrar. Tenía... creo que veinte... veintiuno. Mayor de edad. La misma bata-toga llevaba. La mesa puesta con la misma puntualidad. El mirón. El vuelo del cuchillo con la luz. Esta vez, la hoja dejó una huella. Sangre. Gritó. “¡Tú!” Y me arrastraron hasta el juzgado. “Este es un loco de remate...” Pues, me pusieron un sombrero de loco y seguí viviendo mi vida con esta herida. Sangre. La mía. No deseo esta soledad a nadie. No me permiten participar. Si quiero comer, como en sus manos. Si necesito cuidado, me cuidan. Pero de cariño, nada. Y no te hablo del amor. Paja.

Los Indios de América dicen que todos tenemos un poder. Al menos uno. Los genios tienen, supongo, dos o más. De haber sido ladrón y de ser loco, ¿que tengo yo de poder? El mirón no se acerca. Mira y se va corriendo. En la misma calle. Mi calle. La del hombre-suerte. Umbral de piedra roja. “¡Mirón! ¡Mirón! Tengo algo que decirte a propósito de lo que viste...” El hombre sale. “¡Quieres algo de comer? — Si tiene papas... — Papas tengo. Espera.” El mirón no se aleja tanto. Las papas, que son... creo que tres... echan humo. La puerta se vuelve a cerrar. “No vas a comer aquí... ¡Vete!” El hombre habla detrás. “¡Vete con este mirón que amarga mi exis-

tencia! Tú lo trajiste. ¡Años de miradas! ¡Y yo con mi desgracia! ¡Qué suerte tienes! ¡Qué poder!”

No hay nadie en... entro... nadie... digo yo... olor a cenizas... nada de fuego... huellas... enlosado de mármol... pared de luz... veo la puerta... abierta... el jardín... alguien pisando los arriates... dando la espalda... con el sol en su cabello... entras para robar algo de comer y encuentras al loco del barrio... un tipo a quien le gusta la verdura fresca... pues... te dispones a salir cuando... no sé... el vuelo de una cigarra... muda... cruza la luz... “Nos conocemos? — Tenía hambre...” ¿Explicar? Dar sentido a lo inexplicable... “Hay peces en el estanque... — ¡No me digas! — Somos... creo que tres... tú, yo y el loco... ¿Hambre, dices?” La gente que vive aquí en verano no come los frutos de estos árboles. Están para divertirse. Y nosotros a trabajar. “Y robar... — Pues... No tanto... — Me gusta como adornan las paredes... olor a cenizas... tú y yo...” Nos reunimos con el loco. Está echando una siesta en la sombra. Abre un ojo y dice: “No tengo hambre. Comer, como. De sobra. Nos cuidan. — ¿Incluso si te escapas? — Estoy de vacaciones.” De mí no dicen que soy loco. Falta una cama y un taburete. “Y un reclinatorio...” Sí. De aquí vemos el patio de los locos. Es muy curioso ver la película sin sonido. “Esos vienen a buscar... — ¿Crees? — ¿Cómo no?” Pero el loco duerme. No entiende ni oye. Su barriga no le duele. Su piel tiene buen color, color a salud, a satisfacción. “Conoce todos los secretos de la cerrajería.” O la llave. Yo creo que la llave. ¿Cómo va a saber cosas tan... secretas? “¡Loco! ¿La llave tienes o estoy soñando?” No abre un ojo. Moscas revoloteando. “Pesa un buen peso... Creo que más que nosotros dos...” Lo que vemos es la llave. Muy patinada. Sudor de corredor. “¿Y no te han dicho de no comer todo lo que te den? Tenemos hambre. Mucha hambre... — Yo, curiosidad,” dice el loco sin abrir este maldito ojo. Pesa mucho. La comida es rica. Y cada tarde sube aquí para ver el patio de los locos tal como no puede verlo si está. Pues, con las tripas bien rellenas, no se resista mucho tiempo y cae en el sueño. Nosotros con la navaja. “¡Dámela! Hoy tengo la fuerza. — Y yo miedo. Ayer, al revés. — Y mañana la muerte con el estomago vacío y los cojones sin porvenir...” Matar no es fácil. Matamos mucho, pero no de verdad. Así que comemos unos frutos y raíces de gamones. “Si os pilló contando que no soy loco...” Esta

vez, abre el ojo. Y guiña. Le mataremos. Seguro que sí. Pero antes, hay que comer mucho para crecer. Dos niños no valen un hombre de verdad, aunque sea loco... o perfectamente sano.

“Me llamo Uadi. Vengo de lejos. Para ver a la tierra de mis antepasados. Esta casa... — Aquí nada de antepasados. El asesino que vivía aquí mató a su mujer (mi antepasada) y no tuvieron hijos. Colorín, colorado... — La documentación dice... — ¡Como se va a documentar una casa sin techo con tantos trastos detrás de la puerta! — Este naranjo... — Lo planté yo... Tiene tantos años como mi hijo mayor. — ¿En mi propiedad? La docu... — ¡Basta de papeles! Ve Usted a esta piedra...? — El umbral... — Es mi obra. — ¡Usted no puede decir la verdad! Aquí marcan... — ¡No marcan nada! Y Usted no se llama Uadi. — ¡Que me vaya al Infierno si no es mi nombre! — Usted ya está en el Infierno. — ¡Pero si es solo una casa! Y de mi propiedad. — Aquí nadie posee a nada. — ¿Y Usted quién es? ¿El Gran Maestro? — Su servidor... — ¡No te burles de mí, chiflado! ¡Y fuera de mi tierra!”

No lo maté. Lo eché a patadas en el culo. No le conocía. No le pedí su apellido. Servidor... Maestro... Esos paisanos te toman el pelo si vuelves con un pasado que conocen muy bien pero que no sirve su leyenda común. Sin hablar de propiedad y de falsificación. Tenía razón en un solo punto: a la casa le faltaba el techo y la puerta no se podía abrir a causa de un montón de trastos sin identificar. Las naranjas tenían una amargura indescriptible. A pesar de todo, escribí mi nombre en un letrero hecho con la tapadera de un tonel y lo clavé en el tronco. Se veía desde el camino. No es una carretera. Le faltan señales. Piedras caen de lo alto sin aviso.

¿Dónde está el jardín? Me hablaron de un jardín con fuente. Y hadas. Esperé la noche. Y llegó. Luna llena. Mi voz. Sin respuesta. Al cabo de una hora, se parecía a un llanto. Busqué en la sombra. Sin éxito. “Así que tu antepasado mató a mi antepasada...” No lo sabía. No te dicen todo. La herencia tiene sus misterios, sus zonas de sombra. “Fue un hombre muy malo... — Y supongo que ella es una mujer estupenda, una cristiana... — ¿No eres cristiano? — Casi... — Llevas un nombre de pecador. No

conozco a este. — Lo llevo desde muchos años... — Los años no tienen el... ¡Poder! — ¡Ay!”

¡Me pegó! Con el mango de su guadaña. “Suerte tienes, Uadi, dijo. Hoy no tengo ánimo. Conténtate con el mango. Mañana, el acero. Siempre mañana. Me siento lleno de compasión. Así me inspira la noche. Poeta para empezar y asesino para acabar con la mentira y la hipocresía.”

Lo eché por la segunda vez. Lo vi correr por el sendero, gritando su odio. La guadaña echaba resplandores. Pero me quedé con el mango. Para registrar la sombra. Y dar sentido a mi impaciencia.

No sé lo que me pasa. Cada vez que abro la ventana (tengo dos) veo un personaje. Puede ser tú. Cuando vienes a visitarme. Que necesito mucho cuidado. Con esta pierna... y con lo que me dan. No todas mis posesiones están aquí en este cuarto. La verdad es que tengo otro cuarto. Menos accesible. Hay que tomar el buen camino. La misma casa no. Otra. Y andar más de una hora. Yo no ando. Así que no sé si una hora... No quiero ir. Iba. De vez en cuando. Gana. Y este personaje encontrado en el jardín. Tenía buen aspecto. Quiero decir que hablaba bien de las cosas. Sabes... las cosas de la vida. La mía. La tuya. No hablaba de sus cosas. No era este tipo de personaje. Le gustaba mucho hablar de los demás. Tenía talento. Me gustan los personajes con talento. Si no tienen talento, se parecen a las cosas que cercan sus existencias. Como vacas, sí. Y el sendero con su polvo y sus vueltas. Las ruedas chillan. Chillan siempre. Mi señal. “¡Aquí viene Mescal!” Y llego. Pero hace mucho tiempo que no hablo con él. ¿No me vas a preguntar por qué? No. No viene acá. Si viniera... pero no viene. No tiene existencia sin el jardín. No es un personaje de cuarto. ¿Qué haría en la cama? ¿Qué con el espejo...? Necesita tierra. Y herramienta. Tradiciones. Que no son mis tradiciones. Eso sí que nos separa. Y nada sobre la muerte. No se mueren los personajes. Sobreviven. A no ser que sean de nuestro ingenio. Completamente. Como el primer hombre. El que no puedo imaginar. Este sí que me interesa. Por eso no salgo de este cuarto. La ventana de la calle tiene sus encantos y la del patio su luz. Y cuando tú entras, no puedo hacer otra cosa: grito. Este maldito grito que no alivia. Empeora. Destruye. Hasta mi razón de ser. ¿Quién eres? Personaje no. No te conozco tanto como me conozco a mí. Tú, la

puerta. La abertura. El rabillo de mis ojos. Este silencio. Corriente de aire. Visita la luz. Yo abriendo la ventana adecuada. Y la otra con su personaje. Está esperando. Fuma un cigarrillo. No mira por aquí. Sabe muy bien que abrí la ventana hace ya más de una hora. Y tú dándole la espalda como si fuera su extranjera.

¡Uy! ¿Qué hago aquí? No es mi cama. No la tengo tan limpia. No huele. O huele a nada. Estoy tumbado en la superficie de un vacío si vacío. ¿Y quién eres tú? ¿Mi curandero...? ¿El de la casa con postigos verdes? Aquí las casas no llevan postigos. Ni tejas. Puertas sí. Y un niño jugando en el umbral. Pero tú no tienes hijos. Dicen. Cura. La gente entra con la espalda dolorosa y sale con menos dinero en el bolsillo. Dicen. Dinero no tengo. Postigos tampoco. Me gusta el verde. Con resplandores amarillos. Muy bien pintado. Falta el cielo. Y el olor a ovejas. Tú andando sobre las cáscaras de mis almendras. ¡Pero esta cama no es mía! ¿La tuya? Tú y yo... (cantando) "No son todos curanderos..." No te quedes de pie. Tengo silla. A pesar de no estar en mi cama como suelo estar a estas horas. La noche me espanta. Hasta doler. Y duele toda la noche. Hasta que se levante el sol. Y se levanta sin mí. Yo no soy un buen desvelador por ser un malo dormilón. Cuando llega la noche, llamo a la puerta. ¡Qué paradoja! Llamar del interior... Y nadie llama. Salvo tú. Y tus encantos. Tus tejas y tus postigos. Esta casa que no se parece a una casa de por aquí. La llevaste contigo. ¡Qué viaje tan azaroso! Y de lejos... Tierras que se desplieguen debajo de tus pies. Hasta este lugar donde vivo por ser un ser y estar muy malo. ¡No te vas a acostarte conmigo? La tengo muy suave. Sin heridas. De estas que te rasguñan. Y dejan huellas. Dicen que olores. No sufrí tanto. Me quede solito un día de invierno. No importa la temporada. Aquí los inviernos no traen vientos. El sol luce con la misma profundidad. ¡Quieres explorar esta profundidad? Necesito pareja. A pesar de que la cama no sea la que uso cuando intento escaparme. No te preocupes... No me escaparé. Lo intento, pero mi mente no imagina la continuación. Por eso me quedo quieto y la aguja no deja huellas. Piel tan suave como la de un recién nacido. Este soy yo. Cojones dignos de un Miura y palabras tan encantadoras como el argumento de una puta. ¡Cúrame o te digo la verdad!

Entramos. La puerta rechina. Normal. Los cristales de la ventana parecen vacíos. Luz. Sombras. ¿Qué vamos a esperar? Cada vez que

entramos en este cuarto, esperamos. Y siempre pasa algo. De esas historias que no se pueden contar. Me siento en el sillón. Oigo el ruido profundo de la leña sobre el suelo. El fuego no tarda en arder con ardor. Si me acerco de la ventana, no pasa nada. Realmente, no hay nada en esta transparencia. Si es transparencia. O si no lo es. Ni reflejo, nada. Quizás la idea que hemos venido a buscar. No nos acordemos de nada referente a nuestra historia común. Creo que una vez cada semana, pero no estoy seguro de esta frecuencia. Le condenaron hace años. Yo, nunca. ¿Y por qué? Yo no sé matar. No sé nada de muertos. Nunca fue testigo de una agonía. Dicen que chillan. Mucho. Chirriando los dientes. Y todo eso del miedo. Dentro de poco, saldrá. Fin de este concepto. Mi libertad no tendrá más sentido. Y las noches volverán como siempre han vuelto. No me gusta este chirrido. El de la puerta. ¿Quién la empuja con tanta precauciones? Los rostros se disimulan. Te dan la llave. Tú das la vuelta. Y empujan. Empujan porque no tienes fuerza. Llaman fuerza al coraje. Pero la llave no entra. Se queda allí fuera. No da otra vuelta. Yo compré el sillón. Aún tiene el cartón del embalaje. Bien doblado. Como un vestido. Con sus inscripciones. ¡Ojo! dice el ojo. El vaso patas arriba. Mi nombre. Una palabra. ¿Qué mires? Mis manos... No me las cortaron. No corten. Cosen. Hilo de la angustia. Aguja de la espera. Tú y yo. El tiempo parado para siempre. No volveremos en estos parajes. Parra y abejas. Su vino de enemigo. La palabra que faltaba. El tiro. Vi... ¿Qué viste? Vi... el dolor... el abandono... la nada por nada... sin saber quién mató al otro. Quién empezó y quién acabó la tarea. De repente, los ojos de un testigo más. Y más. Y la muchedumbre alrededor del banquillo. Tú solo. Y yo, apartado. Estaba sosteniendo la viuda, estrechando su cabeza contra mi pecho.

Del robo no sé nada. Mescal robaba. Entraba y robaba. No huyó nunca. Siempre con lentitud, tranquilidad. Calles de noche. Con la luz de mi mirada. Yo y la ventana. Levantando la cortina hasta mis ojos. Apenas. Mirando el otro lado de la calle. La luz esparcida a la superficie de los adoquines. El ruido regular de sus pasos. Su desaparición casi instantánea. La cortina cae. Teatro de mi angustia. Una hora más tarde, reaparece. Toma una copa. "Nada de joyería..." Su mano acaricia la cartera. "Dinero... poco..." ¿Y qué? El dinero, lo encerramos en la hucha. Cochinillo de porcelana. Con la nariz escarlata. El martillo al lado. Por

si a caso... “¿Has escrito algo hoy?” No escribiré nunca más. “Mañana... quizás... — ¿Algo sobre mi propio talento? — ¿Por qué no? — Talento tengo... — Yo no.” Abre la chaqueta y saca una pluma. “Oro. Mira la marca...” de tinta, nada. Yo y mi inspiración. Un sueño fracasado. “Mañana robaré la vieja. — ¿La del paragua? — No. Esta no tiene tanto dinero. — Debe de ser la viuda con su peine de marfil. — ¿Esta!” La conozco. De vez en cuando, parloteamos en el vestíbulo. Sabe de poesía. Tanto como yo. Pero no practica. No conoce este dolor. ¿Sí que he notado el anillo! ¿Cómo mirar sus manos sin verlo. Oro y no sé qué piedra. “Le cortaré el dedo. ¿Putá!” Su madre, no. Ni siquiera una conocida de las cosas del placer. Mujer envejecida con señales de riqueza. No me acuerdo su mirada. Ni sus labios, que deben de ser poco encantadores. La edad. Y yo la inspiración. No me dieron nada. Y con la nada, ¿qué podía hacer mejor sino buscar la inspiración? “Veras... — Gritará... — No quiero pensar en su dolor. Debo concentrarme. La presa es de oro, no de carne, ¿entiendes?” Comienzo de una nueva era de inspiración poética. Por lo menos, él me da la primera palabra. Luego, actúa como yo no sé actuar. Me deja solo con la continuación. Como siempre. Veremos.

Entra un Francés con su manta: “Hay una tabla para nosotros?” Se acerca mi dueña: “Si se trata de tomarme el pelo, ¡sí! — Que veut dire tomarmelpelo? — Greo gue se trata de la manta, dice su compañera. — Es que volvemos de la mesa, explica el Francés...” Y así de fácil. El profesor tenía los dedos de la mano derecha color alquitrán. Mescal desempeñaba el papel del Francés. Y yo, que me llamo Matorral, el papel de la tía con el pelo rubio y la lanza herrumbrosa. Me gustan las lanzas. Tengo dos. También hemos estudiado El diablo cojuelo. En francés. Que no es un diablo ibérico. Me gustan los tíos que bajan. Incluso los que se ponen enfermos y los que se enamoran. “Todos caen”, dice el profesor. Incluso los que se queden de piedra. “Este idioma no vale nada, dice Mescal. Conozco otro mucho más poético. — ¡Y qué idioma tiene la pretensión de componer poesía mejor que la nuestra? gruñe el profesor. — Se trata de un país que usted no tiene idea de lo mejor que se puede poner cuando se trata de componer poemas... replica Mescal, poniéndose de pie frente al toro bravo. — ¡Me cago en la madre que te parió! grita el profesor. Hablas como si todos mis esfuerzos pedagógicos fueran mierda con sobras aún buenas para comer. — ¡No se ponga tan nervioso, profe-

sor! Los idiomas no son cosas tan picantes. Si los Franceses quieren volver de la mesa, ¡que vuelvan! Y si necesitan tabla para comer, ¡por qué no? Yo entiendo de poesía como nadie lo entenderá nunca... — ¡Uy! ¡Qué listo el mocoso que se llama Mescal! ¡Cómo sabe de cosas tan arrogantes! — ¡La poesía no habla a esta altura, señor. Sí que está destinada a los lacayos, pero sin tomarse por un profesor... — ¡Qué bien dicho! Se parece a un proverbio del ilustre Sancho. ¡Y qué de los que faltan para que la jaqueca del caballero no menos ilustre tenga sentido? ¡Hijo de puta! ¡Sal de aquí! Y no vuelvas nunca. Aquí se hablan idiomas, no jergas ni volapuk. ¡Tú, Matorral! — Sí, señor... — Ven pacá. — ¡Por fã, señor profesor, no me dé por el culo! ¡Eso sí que hace daño!”

To quello ser un poteta — de chirle o habenwabene — potetasi — de lengua pasasona — ¡y lo soy! — Ejemplo: este sí que es un personaje — tiene ojos — me mira — como si existiera — rata — sopa de soldado — El me dice: “Comer no se sirve la nada.” — Y bebo — un trago de este excelente vino de Lanjarón de Las Alpujarras — pues... — Como no tenía ni padre ni hijo, se acerca — el oso parpadea así: — “¡Tú! ¡Poeta! ¡Me cago en la madre que te parió! No hay poeta en esta familia — Total nos llamamos desde hace mil años y pico — a ver si tienes razón, como dice el Camarón — ¡Tóquelo! ¡Tóquelo! ¡Y yo qué?” — malditota — el pelo azul — de capa, nada — los zapatozos muy usados — “¡Escriba!” — No dar ejemplos como lo hacen los Franceses del periodo clásico — no dibujar — hablar — decir o — y a — y tal — y señor — y por quéquelo poteta ser — Me miraba. Dice: “Bebes mucho, ¿he? — Sin sed... — ¡Zapatos tienes? — Por la playa... — ¿Te gustan los jureles? — Me gustaban. — ¿Padre tienes? — Dos, que son tres... — ¡Jolín! ¡Cómo cuentas! ¿Y eso...? — Poema. — ¿No se dice potema? — Lo decían. — ¿Y...? — Se murieron. — ¿Todos? — A Proust no les gustaban. — ¿Y tú? — Yo escribiendo. — Potemas... — Y potemos. Que son muchos. Un río. El grande y el chico. Se juntan en Puente del río. ¡Cómo mastican!” Creo que me amaba. Yo tenía peluca. De las grandes. Dólares. Un montón. Te ayudan. Te dan tinta pa’ come’. Y comes. “¡Jureles? — Y potas. Malvas. Lo que sea. Son... — Potemas. — Y nada me gusta como la potesía. — Pues, síguame.” Otro país, otro idioma. Anfibologías. Llevo mi Quevedo. No te dan de comer si no llevas algo de tu cultura en los bolsillos. No te dan nada por odio. Y te odian si no tienes cultura. Yo tenía. De las buenas. Cultura

de poteta. Y de toto. “¡Mira qué guapoto el chaval!” Chavalta. Nueva rataza de potetas. Metelena güera. Premática. “¡Y eso?” pregunte. “¡Hijo! ¡Tu corona! — ¿Sin cetno? ¡Qué raro...?”

Derroche de maravillas — “Si lo haces, ¡te doy un papa!” — ¡Y me lo da! — Un papa blanco como la nieve que cae en Pampaneira — no sé si con la mayúscula — teníamos esquís — y Mescal exponía en la galería de Bubión — acuarelas — con la huella de mis pies — camino ocre — “¿Qué te parece el cielo de Granada?” — No había cielo — El nuevo papa caminaba en los senderos de la Alhambra — se parecía a un Moro — derroche de maravillas — buceador del Generalife — “¡esté sí que es un papa!” — El Francés volvía con la mapa — diciendo — “Van elerido li papa da roma con la blanca espuma de la Sixtina” — ¿Por qué no? — Mescal muerto de risa — y yo, sin poesía — ¿y qué sin la poesía? — papas — las mejores son de Adra — allí las comen en el horno — “¡No! Exclamo el amigo paparino — Van a joder la planeta una vez más — a palo — y yo sin poesía — mirando a las turistas — ¿Qué llevan por debajo? — sino poesía — “Como se dice que tengo que comar sino me moro?” — como quieras — hay gente que lo hace sin y demás con — dame la primera palabra — la que quieras — “¡Amour!” — te quiero — la ventana chillaba — cortina hecha de alas de moscas — “¿Y sin poesía, como lo haces? — Hay gente que sí otras que no — También hay genta a que se le ama mucho la papa di roma sin o con el palalao. — ¡Y un jamón!” — “Son rosales de cristal, ¿no te parece, amor mío?” — Nada de poesía — y escuchaba atentamente las conversaciones — no me perdía ni una gota de este derroche de maravillas — pero de ser tan joven — y tierno — y poco entendido — materia sin flexibilidad — te hablan y no sabes por qué — y si contestas, no entienden — “¡Un papa! — Si lo dicen a la tele... — Blanco como la nieve que caía sobre el techo de nuestra casa en Trevélez — ¿Te acuerdas? — Truchas y jamón — “Dime, Mescalito... a ver si lo sabes... que te lo enseñe hace años... con pisotones de cabra y lo del Fuero... un papa es un... ¡Vaya que mocos!” — mococaba mucho en esos tiempo de maravillas hechas derroche y papas blancos con nieve en la boca para no hablar como sus semejantes — hermano — y yo sin poesía

— pisando los caminos que, según dicen, no hay — ¡Me cago en la leche! Yo sin camino y con un papa que nieve en mis recuerdos...

“Los recuerdos son como... dime... ¿Qué son? ¡Tú lo sabes! Tienes tanto... tan to ti tan to ta ta... ¡No te resistes! Mi poder sobre ti... tu... hace tantos años... tan tan toz... No me mires así... En un lugar alejado... había la luz... el rectángulo de tu mirada... ya solo... mirando lo que me parecía... mis últimas palabras... ¿te das cuenta? últimas... y mañana, tu y los demás, por la playa... ellos tirando de la cuerda... la barca azul en la arena... formando esta sombra... ¿no la ves? No hay niños. Nunca ha habido niños en esta playa tan... ¿Cómo dices? Desierta... Los pescadores no pescan nada... ni siquiera las hijas de Adán... No sé de qué hablar... quizás de ti... Nunca hemos hablado de ti... tus juegos... tu pasión por la poesía... los versos que suenan como cristales cuando el viento... el viento... me iré con él... dime que es posible... que todos nos vamos así de fácil... abriendo una puerta y vamos... solos de repente... gritando quizás... nombrando los amantes... tus tristezas... no siento tu mano... sobre mi pecho... la curiosa vibración de mis palabras... las últimas... tu siempre sin alcanzar la facultad de... de ser... de poder... tus sueños conmigo... te los dejo... creo que allá no hay sueño... lo deseo... subjuntivo del placer... pla pla pla ser ser ser... Desierta sí... nadie para escuchar... nosotros como sombras entre las paredes de los hoteles apagados... Había una fuente... su luz me recuerda que... no... lo digo porque intento verla... y no veo nada sino tu mirada desconcertada... tú no sabes... yo casi... solo basta con poner el pie en el umbral... no te dicen nada de eso aquí... te dan cosas para resistir un poco más... aperitivo de la muerte esta espera... y yo sola con este sabor a metal... No sé que me han hecho... pero me siento feliz... tú te sientes feliz... también esa golondrina... ¿La ves? Co sus alas azules. Arranca un trozo de cielo con la punta de su ala derecha. Semicírculo como la góndola... Venecia... el pañuelo de seda... tus iniciales... la marca de mis labios... ¡Abran!”

A ver si te recuerdas cuando pongo la mano así entre la cortina y el cristal — el viento con la calle forma parte de este recuerdo — ella iba y venía sin parar — el jarrón con dos manos — y la fuente bajo la sombra de una nube — poniendo la mano así, sin sol y sin viento, sin todo lo que necesita la escena de mis desesperaciones,

viendo como lo hace bien, y francamente, sin olvidar que la sonrisa es tuya — un verso murmuraba — gotas secándose en seguida — yo estaba mirando a las avispas de la parra, con algo de música en el pensamiento, consciente de que todo era falso — cine de mierda — esperando sin saber — la cortina plegada aquí — ves la marca — el cigarrillo quemando la fibra en círculo perfecto — imágenes de mierda — sin palabras para decir lo que hay que decir cuando las cosas pertenecen a otro mundo — la mano así — sin cigarrillo esta vez — la no fuente no tiene no agua y la no ella no baja hasta no aquí para no refrescar la no tuya enfermedad de no mierda — No puedes acordarte de eso — porque lo inventé — lo leí quizás — son malos los libros que no leemos — páginas de la mano — dedos de la primera arruga — Inventé también los personajes — la calle no — las paredes sí — quizás también esta mala chica — lazarilla por perder — año cero del invento — No hay más remedio — el viejo ciego atraviesa el río y se come todas las almendras — Sorbas desierta — en el puente no se mueven los ancianos — la barandilla dorada — vomitando en el vacío — desde aquí se ve bien, y completamente, la fuente con las bailarinas desnudas que van a mirarse en el agua del río seco — Pájaros veloces — todo esto no tiene sentido — estamos aquí para esperar y nadie lo sabe — nadie sabe ni siquiera quienes somos tú y yo — Sí, señora, no tocaré más la cortina con mis manos sucios — no fumaré cigarrillos si no hay agua para acabar con este maldito fuego interior — y el olor a carne abrasada no tiene nada que ver con mi desahucio — pimientos rellenos de mis sentimientos hacia ti — Un poco de sal no te vendrá mal, hija.

¿Quién puede ser? Sino el mismo. El sombrero así de puesto. ¡Mira! Lo hago bien, ¿no? Mi padre me lo enseñó. Payasos. ¿Quieres un poco más? Aquí no se come mucho. En la escalera encontré una chica... sí ¡mama! Una chica como la que fuiste. Sí, con el sombrero y todo. Tenía tres patas. Tú tienes dos. Ella una más que tú. Como me falta una... ¿entiendes? El manco encuentra una chica (o un chico) de tres brazos. Son cuatro. Lo que necesitamos. Y nosotros cuatro piernas. ¡No tienes porque levantarte, jolín! No has visto su rostro. ¡Hay qué rostro! A comérselo! ¡Qué me estoy chupando los dedos de pensarlo sin saber lo que va a ser de mí en este futuro que tú misma me dio cuando yo no tenía poder sobre ti! Una chica con tres piernas y un rostro. Iba casi desnuda. Son de ducha hoy. Llevan

toallas blancas como este cielo. ¿No te cansas de este cielo? ¿Además del rostro y de las tres piernas...? El chochito rojizo. Y dos dedos por encima de los pelos. No veía la ranura eterna. Grieta sin quieres. Me gustan las grietas. A mis dedos también les gustan las grietas rojizas. ¿El culo? No lo vi tan bien como veo el tuyo. ¡No te muevas, jolín! ¡Qué esta aguja no sirve para eso! Dicen que este líquido que se parece a orina de asno tiene poderes incalculables sobre el cansancio. Y como te aburras... No tenía dos culos como tú. Uno solo. Con grieta. Y yo loco por ella. Y por la toalla también. Me vuelvo loco por cualquier cosa a no ser que no sea cosa tan cosa como tú. No entré. ¡En la grieta no! En la ducha. Porque hay que desnudarse y con la mala pata que tengo yo... ¡Esta sangre! Te corta un trozo y se lo llevan. ¡Adonde no lo sé! A la ducha no. Con o sin toalla. Sí, ¡mama! La toalla te la dan si quieres ducharte, pero no te obligan a hacerlo si no te sientes a gusto sin nada para ponerte sobre tus cicatrices. Y las mías son... Háblame de los efectos del opio sobre el futuro y no menciones nunca jamás mi pierna, la que ya no tengo como la que no tendré si sigo tu camino sin piedras. He dicho piedras sin saber. ¡No te cabrees, jolín! ¡Aguja, agujita, dile a mama que soy un buen chico!

[ici, Ben Balada continue son journal en français...]

[...]

Table des matières

IMPRESSIONS

<i>Chapitre II</i>	9
<i>Chapitre III</i>	42
<i>Chapitre IV</i>	73
<i>Chapitre V</i>	106
<i>Chapitre VI</i>	135
<i>Chapitre VII</i>	161
<i>Chapitre VIII</i>	189
<i>Chapitre IX</i>	216
<i>Chapitre X</i>	240

INTERPRÉTATIONS

<i>Avant-dernier chapitre</i>	269
<i>Fin de la série</i>	319
<i>Traduction du Diario de Ben Balada</i>	367
<i>Fin de zone</i>	394
<i>Chapitre dernier</i>	450

du même auteur chez **Le chasseur abstrait éditeur** :
un choix de titres :

Série caNNibales

- **N** - roman
- **Popol-les-Rouflaquettes** - roman
- **Art. XX & ss** - roman
- **Toussaint moins un** - roman
- **Scène morte avec les morceaux** - roman
- **Voyage avec un mort qui n'était autre que moi-même** - roman
- **La Société d'Aménagement Mortuaire d'Alfred Vermoy** - roman
- **Tarzan VII** - roman
- **De livre, nada** - roman
- **Papas nazis, dadas nazis** - roman

Série La rivière Noire

- **Anaïs K.** - roman
- **Cicada's fictions** *suiivi de* **Le paillasse de la Saint-Jean** - roman
- **Gor Ur** - roman
- **Carabin Carabas** - roman
- **Rendez-vous des fées** - roman
- **Coq à l'âne Cocaïne** *suiivi de* **L'enfant d'Idumée** - roman
- **Les baigneurs de Cézanne** *suiivi de* **BA Boxon** - roman
- **alba serena**- poésie
- **Chanson de Kateb** - poésie
- **Cancionero español** - poésie

l'œuvre intégrale ici :

- <http://www.amazon.fr/-/e/B00FV0TICK>

Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-388-3
EAN : 9782355543883

ISSN série CANNIBALES : 978-2-3554-337-1

Dépôt légal : octobre 2016



N2 n'est pas la suite de N.

Dans N, on assiste au parallèle entre une **expérience scientifique** (bidon) et une **série télévisée** fondée sur le jeu et la réalité. Ici, le même style de parallèle s'applique au tournage d'un film et à la réalité quotidienne.

Celle-ci est empoisonnée par un **principe constitutionnel** : tout citoyen doit, un jour ou l'autre, **interpréter un rôle dans le film**.

Deux lieux deviennent les deux portes possibles de l'Enfer : les studios Rodax et la clinique Grand-Parc...

N est le noyau d'une série romanesque.

N2 complète ce noyau. *N3* achèvera cette atomisation du réel.

Autour de ces volumes gravitent d'autres histoires de cannibalisme social.

Ce sont ces nouveaux épisodes qui constituent les satellites de ce noyau en fusion.

A suivre...

CANNIBALES

25 €

lechasseurabstrait.com

